

1812 il fut ordonné prêtre. Plus tard il devint curé de Charlestown. Il mourut en 1826 aumônier des Visitandines de Georgetown à l'âge de 58 ans. C'est dans la crypte de la chapelle de ces pieuses filles que repose l'ex-compagnon de Cadoudal, l'ancien détrousseur de diligences, la terreur des Bleus, Joseph Picot de Limoëlan, dit Beaumont, dit Pour-le-Roi, qui, le 3 nivôse an IX, avait pour douze sous confié a garde du cheval et de la fameuse charrette à la petite Marianne Peusol, âgée de 15 ans, dont les informes débris ensanglantèrent après l'explosion les pavés et les murs des maisons de la rue Nicaise ⁽²⁵⁾.

René DURAND.

Emile GABORY. — *La Révolution et la Vendée d'après des documents inédits. Les deux Patries, janvier 1789 à août 1793.* Paris, Perrin, 1924, in-8° écu de 333 pages. Prix : 12 fr.

L'Histoire de la Vendée a tenté bien des écrivains : il n'y en a pas en effet de plus attachante et de plus dramatique, elle a produit toute une littérature et pourtant l'on peut dire que l'histoire de la Vendée n'est pas faite.

Elle présente en effet des difficultés particulières, presque insurmontables. C'est d'abord l'absence de documents du côté d'un des partis. Les Archives des départements de l'Ouest regorgent de papiers émanant des autorités républicaines (Série L.), mais vous n'y trouverez pas une pièce provenant des Vendéens ou des Chouans. Ceux-ci n'écrivaient pas ; chez eux tout était verbal, ils méprisaient une vaine paperasserie.

A cette difficulté matérielle se joint une difficulté morale : celle de l'impartialité : les passions qui ont soulevé les Vendéens et les Chouans contre les Bleus ne sont pas éteintes malheureusement, elles sont encore — *mutatis mutandis*, — au fond de nos divisions politiques contemporaines. De là pour un homme, quel qu'il soit, la nécessité de s'abstraire de toute idée de parti s'il veut juger équitablement, apprécier avec une balance égale ces luttes fratricides.

Ces difficultés n'ont pas arrêté M. Gabory. Je ne serais pas étonné même que ce soient elles qui l'aient tenté. Les diplo-

(25) *Ibidem*, p. 55 et 262-264.

mates habiles préfèrent les missions délicates. Il est certain qu'il était admirablement armé pour en triompher. Né au pays des Mauges, il connaît le pays ; ancien archiviste de la Vendée, archiviste à Nantes, il manie par profession les vieux papiers, mieux que personne il sait en extraire l'idée directrice et aussi le mot qui porte et qui peint. Il possède l'esprit critique, indispensable pour apprécier aussi bien les documents officiels que les mémoires privés : les premiers sont très souvent exagérés ou tendancieux et les seconds sujets à caution : écrits pour glorifier un homme ou pallier ses fautes.

Visiblement il veut être impartial, il juge avec la même sévérité les erreurs, les torts et les excès des deux partis ; peut-être cela lui vaudra-t-il justement d'être accusé de partialité par les camps opposés, et de ne satisfaire ni les uns ni les autres. Ne sera-ce pas la meilleure preuve de son équité et de la justesse de ses jugements ?

M. Gabory n'est point un historien didactique et pontifiant : son style vigoureux, alerte, imagé, qui ne recule pas devant le langage populaire, trivial ou salé de ces rudes paysans n'a rien de l'histoire à la Guizot ; il n'en est que plus attirant. Ce n'est pas non plus l'histoire romancée pour gens du monde qui obtient, paraît-il, tant de succès : M. Gabory sait comme un autre mettre en valeur l'anecdote qui peint et le mot qui marque une situation, mais il a toujours la probité scrupuleuse de l'École des Chartes ; et si les éditeurs, par une obligation mal entendue, lui ont interdit les annotations, on sent que ses dires sont appuyés sur des pièces qui ne peuvent pas être et qui n'ont pas été contredites.

Le récit est vivant, coloré, pittoresque, passionnant, et se lit sans défaillance. Grand mérite, car cette histoire présente un troisième écueil que peu d'écrivains ont évité : les combats des Vendéens et des Chouans se ressemblent tous, c'est toujours la même méthode, le même plan, les mêmes incidents ; le récit du premier est empoignant, le second est encore intéressant, mais le troisième, le quatrième et le dixième deviennent vite monotones et fastidieux.

Et maintenant est-il nécessaire de reprendre les étapes de cette dramatique histoire qui va de janvier 1789 à août 1793 ? Non ! Prenez le livre et lisez.

Les causes intimes et profondes de ces formidables événements, uniques dans l'histoire, ont-elles jamais été analysées et disséquées avec cette perspicacité et cette justesse ?

A-t-on remarqué que les réformes réclamées par les Cahiers en 1789 ont été accueillies dans le pays qui devait devenir la Vendée avec enthousiasme aussi bien par les paysans et les prêtres que par beaucoup de gentilshommes ? C'est bien le conflit religieux, si absurdement suscité par la Constituante, qui a fait naître les premières oppositions ; l'introduction forcée dans les paroisses de prêtres schismatiques a provoqué des révoltes et des émeutes ; le clergé insermenté n'a point eu besoin, comme on l'a dit encore récemment, d'exciter des hommes dont la foi religieuse, vive et intègre, n'admettait aucune atteinte. L'insurrection a été exclusivement paysanne et a eu une seule cause : la cause religieuse.

Les gentilshommes n'ont été pour rien dans les premiers soulèvements, qu'ils ne comprenaient pas et n'approuvaient pas ; beaucoup d'ailleurs avaient été touchés par l'esprit philosophique ; est-il besoin de rappeler ce fait, que raconte M^{me} de La Ferronnays : certain printemps où l'imminente ouverture des hostilités avait amené l'autorité religieuse à avancer pour l'armée de Condé l'époque du temps pascal, sa mère et elle furent seules, absolument seules de toute l'armée, à se présenter à la Sainte Table.

Les paysans avaient besoin de chefs, ils allèrent naturellement chercher les châtelains, ils les forcèrent à se mettre à leur tête et la direction de ceux-ci donna à l'insurrection une couleur politique qu'elle n'avait pas au début.

La levée de 300.000 hommes ne fut du reste que l'étincelle qui fit jaillir l'incendie : il eût éclaté sous tout autre prétexte.

Nous ne referons pas le récit de ces combats si étranges, si dramatiques, si extraordinaires. M. Gabory les décrit en quelques lignes, il juge avec la même sévérité les hommes qui commandaient dans les deux camps.

Ce qui a perdu la Vendée — au point de vue militaire, — c'est l'absence d'un chef suprême et d'un but déterminé. Les rivalités, les discordes, les jalousies entre les commandants des différentes armées ont toujours été profondes et ont constamment empêché d'aboutir à un plan d'ensemble.

Pendant deux années, les armées catholiques ont tourné autour des pays insurgés sans avoir jamais su profiter de leurs

victoires. Napoléon a dit que, si les chefs vendéens avaient su s'entendre, ils seraient arrivés à Paris. « Mais il manqua justement à la Vendée, dit M. Gabory, un chef comme lui, entraîneur génial des armées et conquérant des foules. Qu'eussent fait les Vendéens entre les mains d'un tel homme ? Ils auraient pris Nantes et marché sur Paris. Et s'ils avaient pris Paris, ils auraient sans doute rétabli la royauté, mais non l'ancien régime ; car ils en avaient, comme les autres Français, appelé l'abolition ».

Tel est ce livre qui sera suivi de deux autres volumes dans lesquels revivra l'étrange et tragique épopée. L'ouvrage de M. Gabory est-il définitif ? Nous n'oserions l'affirmer. Il n'y a rien de définitif en ce monde, même en histoire. Mais ce qu'on peut assurer c'est que nul auteur n'a pénétré comme lui l'âme paysanne, nul n'a scruté avec plus de perspicacité et de vigueur les sentiments et les passions qui ont fait agir les chefs des deux partis.

POCQUET DU HAUT-JUSSÉ.
